



Pour Alice et Edgar, Kurt est un enfer nécessaire à la survie. Andrea Novicov monte de manière aussi intelligente qu'épurée *La Danse de mort* de Strindberg.

## Pour Alice et Edgar, Kurt est un enfer nécessaire à la survie

Andrea Novicov monte de manière aussi intelligente qu'épurée *La Danse de mort* de Strindberg.

Quel genre de théâtre est la vie? Quelle drôle de dramaturgie enferme l'homme et la femme, l'individu et la société, le moi et l'autre dans ces dialogues sans fin d'où naissent l'amour, la haine et tous les sentiments imaginables? Et quel sens donne à cette scène de la condition humaine la perspective de la mort? A ces questions, Strindberg donne des réponses à sa façon, dont on connaît les teintes naturaliste et autobiographique et qui s'incarnent dans des personnages de drame bourgeois. Il y a cependant dans ses œuvres théâtrales une dimension plus universelle. Quelque chose qui nous fait vibrer bien au-delà de son excellence à peindre les mœurs et à analyser les schémas psychologiques de ses person-

nages. C'est cette dimension de la pièce qu'Andrea Novicov tente d'éclairer dans sa mise en scène. Il nous le signale en premier lieu dans sa construction de l'espace scénique, et par les costumes et les maquillages. En effet le décor (signé, comme les costumes, par Sabine Crausaz), bien qu'il représente classiquement un salon bourgeois, est délimité par un haut mur, froid comme un bunker. Meubles, sol et parois sont par ailleurs entièrement emballés dans un tissu vert qui donne à l'ensemble l'aspect figé d'une sculpture. Bien que portant costume d'époque, Edgar (Georges Grbic), sa femme Alice (Joëlle Wider) et leur ami Kurt (Jean-Luc Farquet), les trois personnages de la pièce, arborent des coupes de cheveux de bagnards.

La bande-son, enfin, encercle quelques airs de valse en ouvrant et fermant le spectacle dans le bruit fracassant et cadencé de vagues déferlantes.

Tous ces éléments sont ainsi réduits à l'état de signes. Mais au lieu d'agir dans la pièce comme d'accessoires repères pour désigner le carcan bourgeois, il sont érigés en repères secondaires d'un espace mental résolument contemporain. Le jeu des acteurs, quant à lui, tendu par des dialogues restitués de manière très nerveuse (au sens électrique du terme) suit une courbe ascendante qui va d'une sorte de rectitude froide à une gesticulation grand-guignolesque.

Par ces multiples biais, Andrea Novicov parvient à dessiner cette pièce de Strindberg à la

ligne claire. Il en épure les contours, et les détours, pour ne plus en garder que l'axe central: celui qui nous dit notre inaptitude à la solitude. Car l'autre (Kurt pour Alice et Edgar, le spectateur pour le comédien et le metteur en scène, etc.), dût-il être le plus haïssable au monde, nous est indispensable. Sans lui notre vie s'arrêterait comme une montre qui aurait perdu son balancier. Et l'on sent bien que dans cette alliance nécessaire s'exprime notre volonté à tous de ne pas mourir.

Christophe Fovanna

*La Danse de mort* d'August Strindberg, Grange de Dorigny, Université de Lausanne, jusqu'au 18 janvier, vendredi et samedi à 20 h. 30, mardi, mercredi et jeudi à 19 h., dimanche à 17 h., relâche lundi, tél. 021/318 71 71.